L'imagination

L'imagination définie comme faculté de l'âme

Roselyne Dégremont
Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Introduction

La pensée philosophique, quand elle s'est attachée à la notion d'imagination, en a fait, depuis le début, l'une des facultés de l'âme. Comme le disait Descartes : une âme qui pense est une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent. » (Méditation seconde) On voit ici se succéder les opérations de l'esprit : questionner d'abord, car c'est ce qui le lance et le meut, amène s'il le faut à douter ; concevoir des notions (entendement) ; puis juger (affirmer et nier ; ce qui engage la vérité) ; puis vouloir (ce qui ouvre à l'action, au faire) ; et enfin « imaginer » est ici vraisemblablement lié à sentir ; sentir c'est recevoir en soi une impression tactile, ou auditive, ou visuelle, etc... et laisser alors se former en nous une image, qui est alors une sorte d'empreinte, de trace mnésique de la sensation. On peut la rappeler, on peut la transformer.

Quelle sorte de faculté est l'imagination, comment la situer par rapport aux autres ? Il faut bien commencer par là. Alors, ce qui est en question est de savoir si elle occupe, comme dans la liste de Descartes, une place intermédiaire, modeste ; ou si au contraire elle ne prend pas davantage de place et n'a pas un rôle plus important.

Or cette recherche nous guide nécessairement vers une entente de ce qu'est « l'âme » en nous. L'âme, la concevons-nous ou l'imaginons-nous ? Est-ce réalité ou fiction ? Si l'imagination est fondamentale, première en nous, du fait-même que nous ne pouvons percevoir notre âme invisible en soi, que nous aurons du mal à concevoir si elle est incorporelle ou corporelle, est-ce que notre âme n'est pas elle-même un être que nous n'abordons que par notre imagination ? Alors, comment fut-elle représentée d'une façon insistante ? N'est-ce pas comme un être composé, comme le disait Platon un monstre composite, hétéroclite, qui est multiple et traversé de tensions et de rapport de forces à l'intérieur ? Est-ce que ce n'est pas l'imagination qui imagine à fois qu'il y a âme, et ce qu'elle pourrait bien être ? L'imagination serait une puissance de fiction de l'invisible. En cela, ne nous est-elle pas la ressource majeure pour tout ce que nous disons, créons, essayons même de connaître ?

I. « L'âme ne pense jamais sans image » (Aristote, *De l'âme*, III, 7, 431

L'imagination est-elle une tierce faculté de l'âme, ou est-elle la première ?

1. Il y a eu, dans la philosophie antique grecque, un fonds commun dans la description des facultés de connaissance, que l'on pourrait présenter ainsi : si les deux sources majeures, dans une âme, de la connaissance sont, d'une part la *sensation*, indispensable pour nous faire savoir par le toucher, par la vue, par l'ouïe, par l'odorat et le goût les qualités des êtres que nous percevons autour de nous ; et d'autre part l'*intelligence* (le « *nous* », l'esprit) qui conceptualise, alors, je puis dire : à la fois « ceci est froid, dur, parfumé, et donne un son amorti (énoncer mes sensations) » ; et « c'est un morceau de cire » (énoncer une notion ou concept). Aussi une proposition en bonne forme dira : « Ce morceau de cire est froid, dur, parfumé... » En un sens je parle d'un individu : cet être-ci, mais je le désigne par un nom commun : « morceau de cire ». Ce qui est connu l'est par le biais d'une perception du singulier, mais ce qu'il y a de formulable est en lui ce qui est commun ou semblable à d'autres êtres : en tant que c'est une substance entrant dans une espèce ; en tant que mes sensations parlent par qualités génériques contraires (dur et mou, aigu ou grave, puant ou fleurant bon, amer ou sucré...)

Si l'on fait l'hypothèse comme Aristote que notre cerveau pourrait être comparé à un bloc de cire, vierge à notre naissance, où des sensations laisseraient des marques – comme un sceau laisse une empreinte sur un cachet de cire – nous dirons que chaque empreinte ne conserve et ne donne que la « forme » qui était sur le sceau ; car le sceau lui, repart, gardant sa propre matière. « Le sens est la faculté apte à recevoir les formes sensibles sans la matière, de même que la cire reçoit l'empreinte de l'anneau sans le fer ni l'or. » Dans l'âme, une sensation est « *eidos aneu hulés* » : une idée (dite « forme » par les traducteurs) ; exprimable comme un nom d'espèce ou de genre, sans matière : elle est reçue par un sens, et par l'âme. Cela s'exprime à la voix passive : une odeur, une vision, etc., me sont arrivées, se sont imprimées en moi ; tandis que je tendrai à penser qu'appeler une sorte de choses de son nom relève d'une activité de l'esprit : dénommer les espèces et genres de choses. (*De l'âme*, II, 12, 424a) Mais les noms des choses, je les ai reçus aussi de ceux qui me parlaient dans mon milieu, en ma langue : ils me sont venus comme des sensations auditives. J'associe telle suite de son « é-lé-phant » à telle bête que je vois dans le zoo. Je vois l'éléphant, j'entends « éléphant ».

Bien sûr cela indique qu'à la fois chacun sent et conçoit, que pour lui sensible et intelligible se complètent : que nous pensons par signes [image visuelle, ou acoustique.../ concept]. Ce modèle pourrait-il n'avoir de sens que dans le présent ? Je vois ces feuilles composées, ces fleurs blanches en forme de pyramide, et je me dis « c'est un marronnier, en mai ». Or nous savons que cela ne suffit pas : car nous avons besoin de la mémoire aussi pour identifier l'arbre, pour le reconnaître. Depuis l'enfance, j'ai vu tant de marronniers, ramassé tant

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

de marrons, regardé de près tant de leurs feuilles, que la notion générale de marronnier, je puis l'appliquer à cet arbre que je vois de ma fenêtre tout en écrivant. C'est aussi ma mémoire qui est active si, rêvant la nuit, je vois en songe un marronnier. Et là : l'idée de marronnier m'est présente : mais non pas liée à la vue d'un marronnier donné : plutôt comme « une image », conservée dans l'esprit, de visions antérieures de marronniers. Et donc le signe « sensation/idée », *aisthésis*/ *eidos*, ne suffit pas ; nous avons besoin de faire l'hypothèse d'un tiers : que les grecs appellent *phantasia* , « fantasme » ou « imagination ».

> « L'imagination (*phantasia*) se distingue de la sensation (*aisthésis*) comme de la pensée (*dianoia*) ; mais elle n'est pas donnée sans la sensation ; et, sans imagination, il n'y a pas de « croyance » (*upolepsis*) ; que l'imagination ne soit ni pensée (*noésis*) ni croyance (*upolepsis*), c'est clair. » (*De l'âme*, III, 3, 427b)

L'imagination, après la sensation et la conception, est bien une troisième faculté. Que veut dire ici Aristote, par le mot « *upolepsis* » ? Que si je vois, si j'entends, si je saisis cela, alors je le crois, j'en suis certain. Je vois bien, d'ici, que cet arbre est un marronnier ; pas de doute ! Mais ne pourrais-je être trompé ou me tromper ? Alors que la sensation est ce qu'elle est, réelle ; quand j'identifie que cet arbre est un marronnier, je peux parfois être dans l'erreur, ma reconnaissance être fausse. « L'*upolepsis* » c'est la pensée, vraie ou fausse, que je forme en moi que cet arbre sous ma fenêtre est un marronnier : c'est pourquoi on traduit ici ce mot par « croyance » .

2. Nous avions une paire : *aisthésis* et *noésis* : sensation et conception. Maintenant nous avons un quatuor : car s'y ajoutent *phantasia* et *upolepsis* : imagination et croyance. Cet ajout est très grave, car c'est lui qui introduit la possibilité du faux. Est-ce qu'Aristote veut dire, comme Platon dans son exemple du pigeonnier dans l*e Théétète*, que je puis être devant un arbre et me demander : mais de quelle espèce est-il ? Ma mémoire, cette volière, est sollicitée, et, en un moment, se présente un autre oiseau que le bon ; j'attrape un pigeon qui me dit « hêtre », ou une pie me dit : « platane », etc... Alors si l'image mémorisée avant se présente, et qu'elle n'est pas la bonne, je me trompe ; si au contraire la bonne image mémorielle me revient, est juste, et que je dis : « c'est un marronnier », j'ai raison. A l'image de la volière, Aristote préférerait probablement l'image du cerveau comme un bloc de cire ayant reçu des empreintes de nombreuses impressions sensibles ; car il pense bien possible qu'au cours du temps les empreintes se chevauchent, ou s'effacent, ou se confondent, qu'il y ait des transformations à l'intérieur, puisque de toute évidence les vieillards ont une mémoire défectueuse (dit-il), comme ruinée.

Mais une seconde sorte de complication surgit. Car il n'est pas de sensation qui ne s'accompagne de désir ou de répulsion, selon que l'objet senti est agréable ou pénible. Plus encore, comme Aristote le reconnaît déjà, l'émotion s'en mêle parfois. En effet, notre âme est incarnée, et il existe des états du corps tels qu'il peut être nerveux, excité, ou au contraire calme. Si un corps est très agité, ou choqué, l'âme va sentir en elle monter une violente colère, par exemple, au moindre prétexte ; et, sans cause occasionnelle de peur, ou de colère, un grand effroi, une violente fureur peuvent monter en elle. Si une forte émotion s'ajoute à une impression remémorée, le sujet a son jugement bouleversé.

> « En outre, quand nous formons l'opinion qu'un objet est terrible et effrayant, aussitôt nous éprouvons l'émotion correspondante – de même si l'objet est rassurant. Au contraire, dans le jeu de l'imagination, notre comportement est le même que si nous contemplions en peinture les objets terribles et rassurants. » (*De l'âme*, III, 3, 427b)

Nous pouvons comparer une « *phantasia* », image en nous (image mémorisée : peut-être liée à une peur éprouvée enfant), à la vision d'un tableau hors de nous représentant quelque

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

chose de très effrayant : par exemple, nous sommes à la Galeries des Offices à Florence, devant le bouclier où Caravage a peint cette terrible tête de Méduse, entourée de serpents sifflants en plein mouvement, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, et pourtant montant en l'air, le cou tranché et sanglant : vivante et morte. La terreur alors nous méduse. Les émotions se communiquent, se partagent. Car, d'un autre côté, si mon corps est paisible, que je regarde un lac tranquille, ou que je contemple une vue du Mont Fuji par Hokusai, mes images externes et internes favoriseront aussi bien la paix de mon âme.

> « Puisque la vue est le sens par excellence, l'imagination (*phantasia*) a tiré son nom de « lumière » (*phaos*), car sans lumière il est impossible de voir. Et du fait que les images persistent et ressemblent aux sensations », elles guident les vivants dans leurs actions. (*De l'âme*, III, 3, 429a)

Mais nous devons penser que les aveugles conservent, eux, des images tangibles des êtres en leur mémoire, et jugent par rapport à elles. Et ainsi, si nous connaissions juste grâce aux sensations et aux idées que forme notre esprit, l'accord signifiant entre le sensible et l'intelligible nous mettrait dans le vrai, dans la certitude sensible. Je pourrais affirmer : « Ceci, que je vois, est un beau bouquet de roses. »

Toutefois, parce que nous sommes aussi des êtres incarnés, nous sommes émotifs, parfois pris de peur ou de colère ; et parce que nous durons, que nous nous souvenons, que nous apprenons tout le temps au cours de notre expérience, en particulier notre langue pour énoncer nos jugements, mais que notre mémoire ne travaille pas que contre, mais aussi avec beaucoup d'oublis, ce qui finit par compter le plus en nous, c'est notre mémoire et les « *phantasiai* » qui sont en elle ; mémoire et imagination en un sens sont la même chose. Avoir vu des éléphants, s'en souvenir, savoir les dénommer, les imaginer et peindre en rêve ou en leur absence, voilà ce qui nous permet de constituer notre expérience. Vivre, c'est avoir, comme le diraient les stoïciens, des « représentations », *phantasiai*, en nous. Elles sont là, toujours, en nous. C'est bien l'imagination qui précède le jugement, et celui-ci peut être ou vrai ou faux.

Si la sensation était un mouvement du sensible sur le sentant, en nous, la sensation susciterait un autre mouvement : la *phantasia*, impression d'une image. A la fois une image est une « idée » (par exemple l'idée de l'éléphant : la notion de cette espèce de vivant) et elle conserve de la sensation aussi une sorte de « silhouette », représentant la forme caractéristique des éléphants, du corps et de la trompe, comme on peut la voir dans un imagier, ou dans le hiéroglyphe « éléphant ». La *phantasia* est un mixte de percept d'une espèce et d'idée de l'espèce. « L'esprit (*to noétikon*) pense (*noiei*) les idées (*ta eidé*) dans les images (*en tois phantasmasi*) » (*De l'âme*, III, 7, 431b

3. Alors, l'imagination, pour être une tierce faculté de connaître, n'est-elle pas en un autre sens « première » dans notre psychisme, permettant que les jugements surviennent après elle ? Car quand nous naissons, nous avons déjà vécu une expérience intra-utérine de mouvements, de goûts, de sons, etc... Nous ne sommes jamais vierges de toutes impressions mémorisées en nous. Et nous allons grandir en êtres sensibles et émotifs, parlant et pensant aussi, en conservant des traces de tout cela dans notre mémoire profonde. Si l'imagination était, alors, la « première » de nos facultés ? Celle qui conserverait les empreintes des sensations, des conceptions, des pensées et rêves que l'on a eus, des événements que l'on a vécus ? Celle qui, étant « représentations », devancerait toujours nos jugements et raisonnements ?

Un exemple donné par Aristote nous invite à le comprendre . Il dit : « pour le sens, le soleil n'a qu'un pied de diamètre ». Pourquoi ne tenons-nous pas pour vraie la proposition qui énoncerait juste ce que nous voyons ? Pourquoi pensons-nous pourtant qu'il est plus grand que la Terre ? C'est que nous avons tous l'expérience de la relativité de la perception de la taille des êtres selon la distance. Si nous avons de bonnes et fortes raisons de penser que le Soleil est

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

vraiment très loin, alors il doit être très grand. Le raisonnement nous a imposé la proposition : « le Soleil est bien plus grand que la Terre. » Pour savoir de combien, les calculs ont été faits dès l'antiquité.

L'hypothèse que la troisième faculté est première permet de comprendre pourquoi Aristote dit que « l'âme ne pense jamais sans image. » C'est que nous sommes conscients que, quand nous raisonnons, quand nous réfléchissons, nous prenons nécessairement appui et élan sur les images ou représentations qui sont dans notre mémoire. « Quant à l'âme discursive (*dianoétiké pyskhé*), ce sont les images (*phantasmata*) qui lui tiennent lieu de sensations. Et selon que l'objet est bon ou mauvais, elle affirme ou nie, elle fuit ou poursuit. » (*De l'âme*, III, 7, 431a) Sentir c'est aimer ou non, sentir c'est être ému ou non , car tout ce que notre âme connaît n'existe jamais à part des émotions et des désirs ou répulsions ; et nos images mémorielles en nous ne sont pas seulement des sortes de silhouettes esquissant des objets, ni seulement des notions ou idées de l'espèce de ces objets que nous énonçons dans nos mots, elles sont encore connotées de désirs et d'émotions. Penser droit, froidement, nous est donc très difficile, car nos jugements sont préparés en nous par l'agréable ou le désagréable, le serein ou l'horrible.

C'est en quoi déjà cette faculté en un sens première en nous qu'est l'imagination, dans la mesure où elle est nécessaire à la constitution de l'expérience, des connaissances, car elle est le lieu des « représentations » est la petite fée du logis qu'est notre âme ; mais dans la mesure où elle est alliée à nos désirs et répulsions, aux émotions premières encore présentes en nous depuis notre enfance, comme la peur et l'espoir, elle risque aussi d'être la folle du logis.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés